

**LE JOUR
OÙ LA TERRE
S'ARRÊTA**

UN FILM DE ROBERT WISE

« Un monument »

LIBÉRATION

*« Habité et inquiétant, un vibrant plaidoyer
contre l'arme nucléaire et l'équilibre de la terreur. »*

LE MONDE

*« Classique de Robert Wise, avec une musique époustouflante,
œuvre majeure de Bernard Herrmann »*

LE POINT POP

« Un classique indémodable de la science-fiction »

ÉCRAN LARGE

*« Le jour où la terre s'arrêta est de ces films que le temps polit
pour en faire un modèle du genre »*

À VOIR-À LIRE

*« Un travail d'orfèvre, accompagné par la musique sublime,
expérimentale et intemporelle de Bernard Herrmann »*

DVD CLASSIK

« Une œuvre majeure »

BENSHI.FR

*« Le chef-d'œuvre de Robert Wise demeure toujours
aussi efficace dans son message universel »*

CINÉ CHRONICLE

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

Le Monde

Reprise : « Le Jour où la Terre s'arrêta », plaidoyer contre l'arme nucléaire

LE MONDE | 03.01.2018 à 08h58 • Mis à jour le 03.01.2018 à 10h21 | par Jacques Mandelbaum

Réalisé en 1951, le film de Robert Wise met en scène un extraterrestre animé de bonnes intentions.

Tiens, si on commençait l'année par la fin du monde ? On remerciera Splendor Films, distributeur patrimonial plein d'allant, d'en avoir eu l'idée, en programmant *Le Jour où la Terre s'arrêta*, réalisé en 1951 par Robert Wise. Cinéaste particulièrement apprécié de Jean-Pierre Melville, également monteur du *Citizen Kane* d'Orson Welles, il fut un de ces bons artisans hollywoodiens à l'œuvre inégale et remarquablement éclectique. Soixante ans de carrière, quarante longs-métrages, parmi lesquels des titres aussi marquants que *Nous avons gagné ce soir* (1949), *West Side Story* (1961), *La Mélodie du bonheur* (1965).

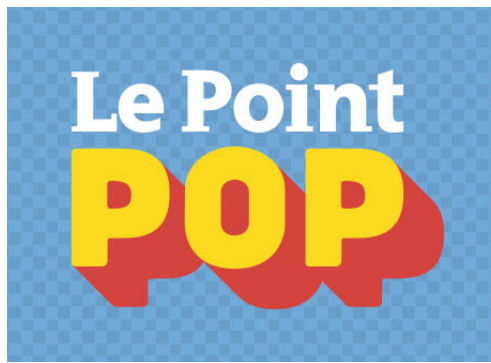
La science-fiction et le fantastique font aussi bien son affaire. Il a d'ailleurs commencé sa carrière au côté du célèbre producteur Val Lewton au studio RKO, où il signe *La Malédiction des hommes-chats* (1944) puis, d'après la nouvelle de Robert Louis Stevenson, *Le Récupérateur de cadavres* (1945). *Le Jour où la Terre s'arrêta*, tourné plus tardivement pour le compte de la Fox, adapte quant à lui une nouvelle d'Harry Bates publiée en 1940, *Farewell to The Master*. Ceci expliquant peut-être cela, le film sera donc une œuvre atypique de la science-fiction américaine des années 1950, durant lesquelles l'idéologie mise au service de la guerre froide fait des ravages dans les mœurs, les consciences et les œuvres. Plus volontiers pacifiste qu'anticommuniste, humaniste que nationaliste-délateur, le film, qui montre par surcroît un extraterrestre véritablement extraterrestre en ce qu'il est animé de bonnes intentions, est un vibrant plaidoyer contre l'arme nucléaire et l'équilibre de la terre.

L'action se déroule à Washington, avec l'arrivée d'une soucoupe volante. L'extraterrestre qui en descend a forme humaine et belle prestance, il se nomme Klaatu, tient des propos conciliateurs et raisonnables. On lui tire néanmoins dessus. Hospitalisé, il demande à rencontrer urgemment les présidents des principales nations, mais on lui fait comprendre qu'ils sont en guerre et ont d'autres chats à fouetter. Il s'enfuit et entreprend, sous couvert d'un anonymat bientôt levé, de se faire une opinion de l'espèce humaine in vivo, contactant l'un des plus grands savants américains pour tenter de lui délivrer son message. Par ailleurs installé dans une modeste pension de famille, il devient ami avec un gentil garçonnet, inspire à sa mère des sentiments troubles, et trouve en l'amant de celui-ci, qui le dénonce, un prototype de la bêtise et de la méchanceté humaine.

Délicieusement kitsch

L'extraterrestre tient en guise d'adieu à l'espèce humaine un discours d'essence hobbesienne sur la nécessité pour les Terriens, ces apprentis sorciers atomiques, de se placer désormais sous la protection d'une police de l'espace créée pour maintenir la paix cosmique, sans quoi la Terre sera rayée dudit cosmos. Raidi par l'âge et doté d'accessoires délicieusement kitsch (la combinaison phosphorescente de Klaatu, le fouet à mayonnaise avec lequel il descend de l'engin...), le film se distingue néanmoins par son souci de réalisme et l'extrême parcimonie de ses effets.

Une soucoupe étincelante comme une assiette, un robot métallique doté d'un rayon désintégrateur (nommé Gnut dans la nouvelle, il devient Gort dans le film), une panne d'électricité générale, un extraterrestre distingué qui fleure l'after-shave anglais (le hiératique Michael Rennie, dans son unique premier rôle), et le tour est joué. Le film – soutenu par la composition pionnière pour thérémines du génial Bernard Herrmann – est par ailleurs suffisamment habité et inquiétant pour poser au grand ancêtre de la science-fiction intelligente. Nombreux seront les modernes à lui rendre hommage, de George Lucas jusqu'à Paul Verhoeven, en passant par Tim Burton qui parodie dans *Mars Attacks !* la scène inaugurale du film et en inverse par malice la polarisation. Vous noterez enfin au passage le syntagme extraterrestre « Klaatu barada nikto », formule que des générations de fans énamourés et de petits malins se sont amusés à reprendre ici et là depuis plus de soixante ans.



Le Jour où la Terre s'arrêta, film de propagande... pacifiste

PAR BAUDOUIIN ESCHAPASSE Modifié le 03/01/2018 à 15:48 - Publié le 03/01/2018 à 15:28 | LePoint.fr

En 1951, la science-fiction mettait en garde contre les risques d'apocalypse nucléaire. Un classique de Robert Wise qui ressort ce mercredi en salle.

« Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon nous allons mourir tous ensemble comme des idiots », énonçait Martin Luther King dans une célèbre adresse délivrée à la grande cathédrale de Washington le 31 mars 1968. Avant lui, plusieurs cinéastes avaient émis le même message. Le premier ? Le Français Abel Gance, en 1931, insistait, dans *La Fin du Monde*, sur la nécessité de mettre en place une République unique à l'échelle mondiale pour faire face aux menaces de catastrophe planétaire. Vingt ans plus tard, en pleine guerre froide, le réalisateur Robert Wise délivre le même plaidoyer en faveur d'un gouvernement universel seul à même, selon lui, de mettre fin à la folle course à l'armement des grandes puissances.

Dans *Le Jour où la Terre s'arrêta*, sorti sur les écrans américains en 1951, et que Splendor Films a la bonne idée de ressortir aujourd'hui en version restaurée, un gentil extra-terrestre (Klaatu) débarque à Washington pour mettre en garde les humains contre les dangers que constitue la prolifération nucléaire et désamorcer le conflit larvé qui oppose les États-Unis et l'Union soviétique. Bien que le premier contact avec les Terriens ait été rugueux (on lui tire dessus), Klaatu souhaite s'entretenir avec les dirigeants du monde entier pour leur faire prendre conscience du risque d'anéantissement qui les guette. Mais ceux-ci ne semblent pas disposés à s'asseoir autour d'une même table.

Le héros se fait alors passer pour un humain (prenant le pseudonyme de Carpenter) et s'immerge dans la société américaine pour comprendre pourquoi celle-ci est si violente. Il n'aura de cesse de vouloir éduquer les Terriens, qu'il envisage comme une espèce puérile et irresponsable. Après avoir convaincu sans difficulté un jeune garçon (Bobby Benson), dont le père est mort au champ d'honneur, et sa mère, interprétée par la ténébreuse Patricia Neal, il aura plus de mal à se faire entendre de la gent masculine. En désespoir de cause, il se tournera vers le plus grand savant de l'époque (Jacob Barnhardt) pour évangéliser les foules. Le personnage de ce voyageur galactique, incarné par Michael Rennie, est mystérieux à souhait. Parviendra-t-il à convaincre les présidents des grandes puissances de déléguer à une agence internationale la mission de faire la guerre ?

La fin, ouverte, du film laisse la place à toutes les extrapolations

Plaidoyer pro-onusien, ce long-métrage, bien qu'encensé par la critique, reçut un accueil mitigé du public. Son pitch était-il trop naïf ? Ou son propos trop avant-gardiste pour l'époque ? L'idée de ce film très politique revient à son producteur, Julian Blaustein (1913-1995). « (Au début des années 50), l'Union soviétique tentait d'ouvrir un dialogue de paix et tous ceux qui étaient contre l'URSS n'y croyaient pas. On a parlé d'offensive pacifique et la contradiction qui existait entre ces deux mots caractérisait parfaitement l'époque dans laquelle nous vivions », expliquait, au sujet de cette œuvre, le producteur, passé de la Paramount à la Fox après guerre.

Conscient que « les films ont une responsabilité », Julian Blaustein se demande s'il pourrait faire quelque chose pour expliquer que le terme de paix n'est pas un gros mot.

Après avoir épluché quelque 200 romans de science-fiction, il confie au scénariste Edmund North l'adaptation d'une nouvelle d'Harry Bates où un personnage venu de sa lointaine planète (située à 402 millions de kilomètres de notre système solaire) se fait abattre à la sortie de son vaisseau spatial par des humains dominés par la peur.

Un brouillon de *Star Trek* ?

La réalisation de ce scénario est confiée à Robert Wise, qui travaillait, peu de temps auparavant, au montage des films d'Orson Welles. Le metteur en scène se montre désireux de rendre son film le plus réaliste possible. Il démarque militaires et scientifiques pour éviter tout impair. « Pour rendre cette histoire crédible (...), il était important que tout soit aussi réel que possible et que notre personnage extra-terrestre débarque dans la vie quotidienne des gens », confiait Robert Wise à Rui Nogueira, en 1972, pour justifier le fait que son film prenne parfois de faux airs documentaires. Bien que le Pentagone ne voie pas d'un bon œil le sous-texte antimilitariste du scénario, le réalisateur se fait prêter des tanks par la garde nationale pour tourner les scènes où l'armée entoure la soucoupe volante qui vient de se poser dans la capitale américaine.

Ce film n'en reste pas moins un ovni dans la production hollywoodienne d'après-guerre. Difficile d'imaginer que le même cinéaste réalisera vingt ans plus tard *West Side Story*... La filmographie de Robert Wise englobe des longs-métrages si différents (films de guerre, d'espionnage, policiers, westerns, romance et même péplum) qu'elle est pourtant inclassable. Près de trois décennies après *Le Jour où la Terre s'arrêta*, le même réalisateur adaptera pour le grand écran la série télévisée *Star Trek*, où se devinent les enseignements que Wise a pu tirer de ce premier essai de SF.

Kitsch, mais précurseur

Si le film a vieilli (l'uniforme de Klaatu, le design de son robot « garde du corps » et l'intérieur de son engin spatial sont vraiment datés), sa musique vaut à elle seule qu'on le regarde. Elle est une œuvre majeure de Bernard Herrmann. Wise avait rencontré Herrmann au moment du montage de *Citizen Kane*, dont le compositeur avait réalisé la BO. Il lui confia la bande-son de *Le Jour où la Terre s'arrêta* en lui laissant carte blanche. **Le résultat est époustouflant.** Herrmann a, en effet, l'idée géniale d'utiliser un drôle d'instrument électronique (le thérémine) au timbre déroutant. Soutenue par des lignes de guitare électrique, de basses et quelques violons, appuyés par une orchestration plus classique de quatre pianos, quatre harpes et une section de cuivres, la composition de Bernard Herrmann marquera les esprits. Elle aura ainsi un grand retentissement : le thérémine deviendra la signature de nombreux films de SF des années cinquante et soixante.

« Herrmann a énormément apporté au film. Si vous le regardez sans la musique, uniquement avec les dialogues, vous vous rendez compte que c'est en réalité la musique qui fournissait la majorité de ce qu'on appellerait les effets sonores », reconnaissait lucidement Julian Blaustein. Le ululement de scie musicale du thérémine qui accompagne les apparitions de robots-tueurs était une révolution à l'époque. **Ce son obsédant n'est pas pour rien dans la fascination qu'exerce, plus de soixante ans après sa sortie, cet étonnant objet cinématographique.**

Le Jour où la Terre s'arrêta : retour sur un petit classique indémodable de la science-fiction

03/01/2018 - par Geoffrey Créte

Le Jour où la Terre s'arrêta de Robert Wise de 1952 ressort en salles, dans une version restaurée.

C'est l'une des images les plus emblématiques de la science-fiction : l'extraterrestre Klatuu et le robot Gort du *Jour où la Terre s'arrêta* de Robert Wise, classique de 1951 (sortie en 1952 en France) qui a marqué le genre et les esprits, et notamment donné lieu à un remake hautement dispensable avec Keanu Reeves en 2008. Pour la ressortie cette semaine en version restaurée de l'adaptation de la nouvelle *Farewell to the Master* de Harry Bates, petit retour sur un film culte à (re)voir.

LE JOUR OÙ LA TERRE SE RÉVEILLA

Lorsqu'un vaisseau spatial se pose à Washington en juillet 1951, la Terre s'arrête de tourner une première fois. L'armée est déployée pour affronter cette éventuelle menace venue d'ailleurs, même lorsqu'un être à forme humaine, Klaatu, se présente et déclare venir en paix. Le tir accidentel d'un soldat nerveux déclenche l'arrivée de Gort, un robot qui neutralise armes et tank grâce à un rayon laser.

La Terre s'arrête de tourner de manière plus littérale quand Klaatu décide de couper l'électricité de toute la planète, afin de prouver son identité et ses pouvoirs. L'alien est venu visiter l'Homme pour une seule raison : le mettre en garde. Face à leur armement nucléaire et autres technologies, plusieurs peuples extraterrestres s'inquiètent et tenaient à avertir la Terre que la paix n'était plus un choix, mais une obligation. En cas d'irresponsabilité et de risque pour d'autres civilisations, l'humanité sera anéantie.

L'ÉNIÈME TENTATION DU CHRIST

Bien au-delà de ses effets désormais très vieillots, *Le Jour où la Terre s'arrêta* a traversé les époques grâce à ses différents niveaux de lecture. Comme de nombreux autres classiques de la science-fiction, il est né du trouble provoqué par la Guerre froide, période floue et paranoïaque où le spectre d'une attaque nucléaire plane sur les consciences, et où l'Autre, celui qui vient d'ailleurs malgré une apparence normale, est susceptible d'être une terrible menace.

C'est d'ailleurs là l'impulsion première du producteur Julian Blaunstein, qui a cherché parmi quelques centaines de nouvelles de science-fiction le matériau susceptible d'offrir la bonne histoire. Ironie du sort : la chasse aux sorcières qui a notamment touché Hollywood, pour traquer les personnes soupçonnées de communisme, a failli coûter sa place à Sam Jaffe, interprète du professeur Barnhardt dans le film. Le célèbre Darryl F. Zanuck le gardera, mais l'acteur traversera malgré ça une période difficile dans les années 50.

L'autre lecture inévitable est religieuse. Un prophète venu vendre la paix et l'amour, qui prend le nom de John Carpenter (JC donc, en plus de «carpenter» qui signifie charpentier), tué et ressuscité : difficile de ne pas y voir un parallèle. Ce que le scénariste Edmund North a confirmé, expliquant qu'il avait voulu glisser des éléments en pensant qu'ils seraient suffisamment discrets pour ne pas attirer l'attention. Le comité de censure de l'époque à néanmoins souhaité atténuer la chose, et obligé Robert Wise et Edmund North à ajouter une ligne de dialogue lors de la résurrection de Klaatu, pour préciser qu'elle était temporaire et exceptionnelle.

«KLAATU BARADA NIKTO»

Le Jour où la Terre s'arrêta a rencontré un certain succès à sa sortie. Avec un budget d'à peine un million de dollars (moins de dix millions avec l'inflation en 2017), il a attiré plus d'un million de spectateurs en France, et engrangé près de 4 millions dans le monde.

Mais le film de Robert Wise avec Michael Rennie et Patricia Neal a surtout marqué des générations entières de cinéphiles et cinéastes. Joe Dante notamment clame son immense admiration pour ce classique : «Peu de films de science-fiction des années 1950 sont aussi érudits, intelligents et soignés. Ce film est unique.» Le grand écrivain Arthur C. Clarke le classait comme le septième plus grand film de science-fiction, juste avant *2001 : L'Odyssée de l'espace*. Klaatu et Gort résonnent depuis des décennies dans la science-fiction et les films de genre : *Star Wars*, *Battlestar Galactica*, *X-Men*, *Tron*, *Evil Dead 3 - L'Armée des ténèbres* et quantité de jeux vidéo ont placé des hommages plus ou moins évidents au film, et notamment au fameux «Klaatu Barada Nikto» final.



LE JOUR OÙ LA TERRE S'ARRÊTA : LA CRITIQUE DU FILM

le 2 janvier 2018 - par Catherine Le Ferrand

L'odyssée de l'espace

Bienvenue dans la quatrième dimension, ses robots, ses hommes de l'espace et ses cow-boys trouillards !

L'argument : Venu d'une autre galaxie, un extra-terrestre débarque de sa soucoupe volante dans les jardins de la Maison Blanche. Sa mission : faire passer un message sur le péril nucléaire. Les choses ne se dérouleront pas comme il s'y attendait.

Notre avis : La frontière est parfois mince entre la science-fiction et la fable idéologique, et bien des productions classées série B flirtent avec les genres, et laissent, avec quelques années de recul, un parfum désuet et la nostalgie d'une vision du monde un peu naïve et caricaturale. *Le jour où la terre s'arrêta* est de ces films que le temps polit pour en faire un modèle du genre, un fleuron de cette époque où la science-fiction servait d'exutoire aux angoisses imposées par la guerre froide et mettait en abyme l'insécurité du monde.

La trame fleure bon ses années cinquante. Un vaisseau venu d'ailleurs se pose au cœur de Washington et laisse échapper un homme de l'espace porteur d'un message pour l'humanité. Message de paix bien vite perverti par la violence aveugle d'une population aux abois qui ne voit que menace là où pourrait naître l'espoir d'un monde nouveau débarrassé de ses conflits.

Robert Wise applique à la lettre les clichés du temps, et la trame fantastique joue à fond le jeu de la science-fiction années cinquante. Costumes à la Bogdanov, robots surpuissants, soucoupe volante futuriste et choc des cultures. Le salut viendra bien sûr de la science, seule ouverte à l'ailleurs et à demain, et capable de déjouer la bêtise et l'obscurantisme pour sauver la planète malgré elle.

Le jour où la terre s'arrêta se regarde comme un document, et ce n'est pas un hasard si les bonus incluent des actualités d'époque. Reflet d'un temps où le cinéma était grand public, où les monstres, comme les robots, portaient les femmes fragiles comme des poupées de chiffon, le film exploite à la fois la fascination du public pour des effets spéciaux balbutiants et la psychose d'une mainmise de «l'autre» sur un confort chèrement acquis.

On ne peut que saluer la restauration de ces bijoux du cinéma, des moments d'illusion et de magie qui nous replongent au cœur d'une quatrième dimension où les images étaient noires et blanches, comme le monde.



ACTUALITÉS - CINÉMA

LE JOUR OÙ LA TERRE S'ARRÊTA

par Ronny Chester, le 3 janvier 2018

En ce premier mercredi de l'an 2018, le distributeur Splendor Films a la bonne idée de nous emmener vers le futur en nous faisant regarder vers le passé, à savoir **un grand classique de la science-fiction** datant d'un âge d'or du genre durant la décennie 1950, et ce grâce à une ressortie en salles dans une version restaurée. Cependant, le fameux et toujours d'actualité *Le Jour où la Terre s'arrêta* témoigna alors d'une approche plutôt originale. Robert Wise le bien nommé eut l'intelligence et la sagesse de se démarquer de ses contemporains versés dans la parabole anticommuniste, pour justement stigmatiser la paranoïa ambiante et défendre la cause de la tolérance et de l'ouverture à l'autre. La visite d'un extraterrestre amical interprété par Michael Rennie sur notre planète est l'occasion d'un déchaînement d'incompréhension et d'agressivité stupide de la part des humains, et donc celle pour le cinéaste de délivrer son message de paix et de mise en garde contre nos tentations guerrières, et sans sentimentalisme aucun. Parce que Robert Wise fut un réalisateur à la fois efficace et novateur en matière de technologie cinématographique, ainsi qu'un monteur de génie, *Le Jour où la Terre s'arrêta* se révèle un **travail d'orfèvre**. Et la contribution de la mystérieuse et charismatique Patricia Neal ne fait qu'ajouter au charme de ce film essentiel sur un plan historique. Mentionnons également la **musique sublime, expérimentale et intemporelle de Bernard Herrmann** qui entoure de son aura étrange et puissante l'œuvre fondatrice de Robert Wise. Et comme disait notre célèbre ami Gort le robot : *Klaatu verata niktu !*



LE JOUR OÙ LA TERRE S'ARRÊTA

par Antoine De Ducla

L'AVIS DE BENSHI

Parmi les grands classiques de la science-fiction, l'histoire du cinéma aura retenu *Le jour où la terre s'arrêta* comme une œuvre majeure du genre. Le film de Robert Wise reprend ce vieux fantasme de l'arrivée des extraterrestres sur notre planète. A quoi ressemblent-ils ? Quelles sont leurs intentions ? Sont-ils des envahisseurs ? Il s'avère qu'en fait, non seulement Klaatu l'extraterrestre est d'apparence humaine, mais il vient en paix sur Terre. Le gouvernement américain, plein de tensions et de suspicions à son égard, est incapable de comprendre le message pacifiste de Klaatu et préfère le considérer bêtement comme un ennemi. Et cette bêtise va entraîner l'humanité vers la catastrophe !

Nous sommes en pleine Guerre Froide et les Etats-Unis sont alors en proie à la peur constante d'une attaque extérieure. Ils n'ont qu'une seule obsession : s'armer davantage que l'ennemi et créer des armes toujours plus puissantes et dévastatrices, au risque de menacer la planète, et l'univers tout entier. Klaatu vient à la rencontre de l'Homme pour l'avertir du danger qu'il encourt, en demeurant sans cesse dans la méfiance de l'autre.

Retenu prisonnier par les autorités américaines, il n'a d'autre choix que de s'évader et de se fondre dans la population. Mais comme il ressemble à un humain, les gens commencent à se méfier les uns des autres. Seule l'innocence du petit Bobby va l'aider à aller au bout de sa mission, mais également à en apprendre davantage sur le fonctionnement de notre planète. Pourquoi se faire la guerre alors que les nations pourraient toutes vivre ensemble, en harmonie, sans qu'aucune ne menace cet équilibre de paix ?

Réalisé en 1951, *Le jour où la Terre s'arrêta* brille par les moyens techniques qu'il déploie : les effets spéciaux, les nombreux figurants, la soucoupe volante et son intérieur magnifique. L'un des plus beaux aspects du film réside dans l'utilisation des lumières et des ombres pour suggérer le sentiment de paranoïa et de menace qui plane sur chaque personnage. Lorsque nous pénétrons dans la soucoupe volante de Klaatu, le jeu d'ombres permet de créer des sources de lumière surnaturelle, et souligne ainsi l'avance technologique de Klaatu sur le reste de notre monde.

Ce film important compte autant pour la place qu'il tient dans la science-fiction moderne que pour son message, qui sonne comme un avertissement pour notre monde : cessons d'avoir peur des autres !

BONNES RAISONS D'ALLER VOIR LE FILM

1. Un film de science-fiction majeur dans l'histoire du cinéma
2. Une satire de la société, prise dans la peur de l'autre et la folie de l'armement
3. Pour le beau message de paix et de réconciliation

Le jour où la Terre s'arrêta de Robert Wise : critique

par Thierry Carteret, le 3 janvier 2018

Splendor Films ressort ce 3 janvier *Le jour où la terre s'arrêta* de Robert Wise, derrière *West Side Story*, *La canonnière du Yang-Tse*, *Star Trek Le film*, *Le mystère Andromède*. **Ce grand classique de la science-fiction** de 1951 nous revient dans une version restaurée 4K flamboyante. *Le jour où la terre s'arrêta* conserve le charme vintage des œuvres de SF des années 50. Bien avant *Rencontres du troisième type* de Steven Spielberg, il est l'un des premiers films du genre à livrer un message pacifiste sur le thème de l'invasion extraterrestre. L'histoire raconte l'atterrissage d'une soucoupe volante sur Terre. À son bord, un être à l'apparence humanoïde nommé Klaatu et un robot semblant invincible du nom de Gort. L'arrivée de ces étrangers d'une autre planète est-elle une menace ou au contraire un avertissement pour la race humaine ? Robert Wise y répond dès le départ en ne cachant pas l'intention bienveillante de Klaatu, qui est d'avertir l'humanité sur le danger d'un péril atomique imminent. Une mission dont le but est de sauvegarder l'équilibre de l'univers. À l'instar de *La chose d'un autre monde* (1951) de Christian Nibby et Howard Hawks, autre grande œuvre de science-fiction post-Seconde Guerre mondiale, réalisés après le traumatisme des bombardements atomiques américains sur les villes de Hiroshima et Nagasaki, *Le jour où la terre s'arrêta* est une fable au message anti-nucléaire.

En adaptant la nouvelle de science-fiction *Adieu au Maître* de Harry Bates, Robert Wise livre une histoire qui frappe d'abord par sa grande simplicité, l'autorisant à être compris par les enfants et les adultes. Si les effets spéciaux sont très soignés (l'arrivée de la soucoupe volante et l'apparence des occupants), le réalisateur semble s'intéresser ici davantage à l'humain qu'à l'extraterrestre. D'ailleurs Klaatu, l'habitant d'un autre monde, a les caractères physiques d'un homme. Une apparence terrestre qui lui permet de se fondre dans la foule. Rien ne le distingue donc des êtres humains, mis à part une extrême longévité d'âge. C'est l'acteur Michael Rennie qui incarne cet être venu d'ailleurs à la fois inquiétant et rassurant. Alors inconnu lors du tournage, et repéré par le producteur exécutif Darryl F. Zanuck dans une pièce de théâtre à Londres, Michael Rennie apporte ce mélange d'étrangeté et de bonté nécessaire à son personnage, dont le rôle était prévu au départ pour le comédien britannique plus renommé Claude Rains (*Casablanca*, *Les enchaînés*). Ce qui caractérise Klaatu, est qu'il est doté d'un QI extrêmement supérieur. En témoigne la scène de sa confrontation avec le professeur Jacob Barnhardt (Sam Jaffe), un vieux savant qui rappelle fortement Albert Einstein.

Le message que semble alors nous délivrer *Le jour où la terre s'arrêta* est que l'intelligence va de paire avec le sentiment pacifiste. La figure du robot Gort qui l'accompagne est aussi marquante, et la phrase « Klaatu barada nikto » qui permet de le neutraliser est restée célèbre. Gort cache derrière l'acteur Lock Martin, géant d'un mètre trente, seul capable d'endosser un costume lui autorisant très peu de mouvement. Ainsi, lorsqu'il porte dans ses bras l'actrice Patricia Neal (*Le rebelle*), celle-ci est en fait soutenue par des câbles. Patricia Neal incarne Helen Benson, jeune veuve et mère du petit Bobby (Billy Gray), un garçon de treize ans. Helen et Bobby symbolisent le bon versant de l'Humanité, contrairement au personnage de Tom Stevens (Hugh Marlowe), prétendant de Helen et arriviste égoïste. Son personnage apparaît volontairement comme le plus antipathique du long métrage ; le versant mauvais de l'humain. Il est d'ailleurs étonnant d'avoir voulu tisser une relation amoureuse entre Helen avec Tom plutôt qu'avec Klaatu, plus proche d'elle. Bien avant le magnifique *Starman* (1984) de John Carpenter, la relation d'une femme avec un extraterrestre aurait sans doute déstabilisé le spectateur de l'époque, et rendu l'histoire d'amour impossible. Wise évacue cette sous-intrigue au profit d'une amitié touchante, et quasi paternaliste, entre Klaatu et le petit Bobby. Cette dimension offre aussi une identification du jeune public avec l'un des personnages.

Ce qui frappe dans le film est la grande authenticité des décors et des personnages. Les seuls éléments étranges sont ceux qui ont trait aux objets extraterrestres, encore que là aussi le choix a été vers la simplicité comme l'aspect lisse de l'engin spatial de Klaatu ou l'armure de métal indestructible du robot Gort. Robert Wise fût à ses débuts monteur puis chef monteur, notamment pour la RKO et Orson Welles sur *Citizen Kane* et *La splendeur des Amberson*. Cette expérience joue sans doute beaucoup sur le rythme ne souffrant d'aucun temps mort. *Le jour où la terre s'arrêta* est enfin illustré par la superbe musique de Bernard Hermann, mélangeant ici pour la première fois instruments électroniques et électriques. La bande originale devenue la référence pour le cinéma de science-fiction par la suite, ajoute une émotion qui culmine lors de sa superbe séquence finale. Doté de séquences fabuleuses à la photographie noir et blanc contrastée et sublime qui le fait parfois ressembler à un long épisode de *The Twilight Zone*, **le chef-d'œuvre de Robert Wise demeure toujours aussi efficace dans son message universel**. Si *Le jour où la terre s'arrêta* a depuis connu un remake relativement honorable en 2008, avec Keanu Reeves et Jennifer Connelly, il est conseillé de (re)découvrir l'original en salles à travers cette superbe copie restaurée 4K.